

« Malheur à moi ! » et une pierre jetée du dehors par une baliste vint lui donner la mort quand la parole était encore sur ses lèvres.

Mais ni ces souffrances de la multitude, ni ces avertissements d'en haut ne touchaient les chefs de la révolte. Il semble même que, se fiant à la disette et à la maladie pour éclaircir la population de Jérusalem, ils souhaitaient peu la voir diminuée par la fuite. Car ils tenaient les portes fermées contre les traîtres qui eussent voulu aller rejoindre le camp romain ; ils n'étaient pas fâchés de garder les pontifes, les riches, les amis de la paix, comme des otages précieux, sinon à leur salut, du moins à leur vengeance. Eux-mêmes et leurs soldats ne souffraient pas encore de la faim. Ce qui était resté de blé dans la ville, ce qu'on avait pu dérober de grains et de légumes dans la campagne, leur appartenait. Ils avaient tous les droits et tous les profits de la tyrannie. Maîtres absolus de Jérusalem, ne craignant rien d'un peuple qui était ou stupéfié par la souffrance et la peur ou fasciné par le fanatisme, tranquilles et fiers derrière les inébranlables murailles de David, d'Hérode et de Salomon, nourris de la disette du peuple et triomphant de la mortalité qui le décimait¹, ces hommes se raillaient de la victoire des Romains, et, après avoir défendu plus ou moins vive-

1. Dès le premier moment, dit Josèphe, grâce au manque d'espace, une maladie analogue à la peste (*λοιμωδὴ φθορὰν*), et, bientôt après, la faim, se firent sentir. VII, 45 (9, 3).

ment la ville inférieure, se préparaient à soutenir pour Sion et pour le temple une lutte autrement désespérée.

Les Romains, au contraire, après la pénible conquête de Bézétha et d'Acra, étaient fatigués, presque abattus ; ce succès avait exalté les vaincus et découragé les vainqueurs. On disait dans leur camp que ce qui restait à prendre était imprenable. Tel était le prestige de l'énergie judaïque, que de nombreux transfuges passaient du camp dans la ville, et, las de l'attaque, se condamnaient à tous les périls de la défense : les assiégés firent trophée de ces déserteurs¹. Aussi Titus fit-il suspendre les opérations du siège (du 8 au 11 artémisius, 5 au 8 mai), donnant à ses soldats quelques jours pour oublier, aux Juifs pour réfléchir.

Ces jours, d'ailleurs, il voulait les employer à effrayer ses ennemis ou à les séduire. Sous prétexte de payer la solde de ses troupes, il en fit sur le plateau de Scopos une revue solennelle. Du haut du rocher d'Antonia, des galeries du temple, des tours et des maisons de Sion, les Juifs accourus en foule eurent tout loisir pour contempler la plaine reluisante d'acier, d'argent et d'or, les légions sous les drapeaux, les vivres abondants qu'on leur distribuait. Ils purent se rassasier de la vue de ce camp romain, objet d'envie pour les affamés, de regret pour les captifs, de terreur pour

1. Dion, *apud Theod.*, LXVI, 5.

les faibles, mais aussi de haine et de colère pour les combattants.

En même temps qu'il frappait les yeux, Titus essayait de gagner les cœurs. Dans Bézétha et dans Acra, il avait défendu de tuer un homme désarmé, de détruire une maison; il n'avait abattu que des remparts. Pour achever de gagner les esprits, il envoya Josèphe au pied de la muraille (dans cette guerre, on ne recevait pas de parlementaire) porter des paroles pacifiques à qui il pourrait et là où il pourrait se faire entendre. Josèphe prononça, s'il faut l'en croire, un magnifique et peu vraisemblable discours qui lui valut des injures et même des flèches. Il exalta la tolérance romaine qui, respectueuse pour une religion étrangère, se laissait arrêter par ses ménagements envers le temple; il promit « la main droite » de César à qui la voudrait prendre; il avertit qu'au jour de l'assaut la même clémence ne se retrouverait pas. Il toucha sans doute plus d'un cœur touché d'avance, et dès longtemps avide de se voir, heureux esclave, dans le camp romain. Mais il ne toucha pas ces hommes de fer, comme il les appelle, atroces et derniers défenseurs de la patrie juive, et qui se croyaient, peut-être avec raison, exceptés de toutes les amnisties ¹.

Enfin Titus essaya de la cruauté. Il jeta sa cavalerie sur ces maraudeurs qui sortaient la nuit de Jérusalem

1. Jos., *de B.*, V, 23 (9). — Xiphil., LXVI, 5.

pour ramasser quelques vivres, et que les soldats romains accusaient d'empoisonner les fontaines ¹. En un jour, furent crucifiés cinq cents malheureux qui la plupart n'eussent pas demandé mieux que de passer au camp romain, s'ils n'eussent eu femmes et enfants dans les murs de Jérusalem. Le bois manqua pour ces croix, terrible punition de la croix du Calvaire. Témoins du haut des murs de ce spectacle, les chefs de la révolte n'en furent pas touchés; ils firent venir les parents et les amis des victimes et les leur montrèrent en disant: Voilà ce qu'on gagne à passer au camp romain! — Titus essaya un autre moyen de terreur. Il renvoya dans Jérusalem d'autres captifs, les mains coupées (ce qui dans cette guerre était presque un acte de douceur), porteurs pour Jean d'un message de paix et le suppliant d'épargner la ville et le temple. Mais ces ambassadeurs sanglants et mutilés n'eurent pas plus de succès que Josèphe, l'ambassadeur favori de Titus. On répondit du haut des murs par d'atroces injures contre Titus et contre Vespasien ².

Prières et menaces étaient épuisées; il fallut donc reprendre le siège. Mais le siège devenait de plus en plus difficile. Simon et Jean étaient rapprochés, sinon réconciliés; on ne pouvait plus attaquer l'un sans inquiéter l'autre; il fallait les tenir tous deux en échec. Les murailles plus fortes, les pentes plus escarpées

1. Dion, *apud Theod.*, LXVI, 5.

2. Jos., V, 28, 29 (II, 1, 2).

exigeaient un plus rude labeur ; il fallut dix-sept jours (du 12 au 29 artémis., 9 au 26 mai) avant que quatre chaussées nouvelles s'élevassent, deux contre Jean et la face nord de la tour Antonia, deux contre Simon et la face nord de Sion, non loin du Calvaire. Enfin les balistes et les catapultes n'étaient plus des armes inutiles aux mains des Juifs ; ils avaient appris à s'en servir. Les chaussées romaines étaient à peine terminées, que Jean, au moyen d'un travail souterrain, fit écrouler celles qui le menaçaient, et les ouvrages des assiégeants s'abîmèrent dans un nuage de poussière, de flammes et de fumée. Du côté de Simon, deux hommes, avec une incroyable audace, sortirent, des flambeaux à la main, et allèrent droit aux machines romaines qu'ils incendièrent ; Romains et Juifs se disputèrent les béliers à demi enflammés. Le camp de Titus fut envahi ; lui-même ne rallia ses soldats qu'avec peine. De toutes parts les terrasses furent détruites, les machines brûlées, le soldat romain découragé, Jérusalem triomphante¹ (vers le 3 dœsius, 30 mai).

Jusqu'ici donc la puissance romaine n'avait fait que se briser contre l'obstination juive. On n'avait pas écouté les paroles de paix de Titus ; on s'était raillé de ses menaces. Sa prétention d'emporter Jérusalem par un coup de main avait été promptement déjouée. Le siège en règle avançait peu et promettait un labeur

1. Jos., V, 30 (11, 45).

où il semblait que les légions dussent succomber.

Alors un conseil de guerre se rassembla dans le camp romain. Les plus ardents proposaient un assaut donné par toute l'armée à la fois, tuerie effroyable, succès douteux, fatal peut-être ; d'autres, la construction de nouvelles terrasses, mais le bois manquait dans ce pays dévasté ; d'autres, le blocus, et il fallut bien que l'impatience et l'amour-propre de Titus acceptassent ce parti longtemps écarté. Ainsi Dieu n'avait permis le succès momentané de la résistance des Juifs que pour amener les dernières douleurs de Jérusalem et le dernier accomplissement de la prophétie.